

À propos de la bataille de la Marne

Autor(en): **Lecomte, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **61 (1916)**

Heft 8

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-339811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A propos de la bataille de la Marne.

Aux premiers jours de septembre 1914 les amis de la France voyaient avec angoisse les armées allemandes poursuivre sans relâche leur marche triomphante de la frontière belge jusqu'au sud de la Marne. Les amis de l'Allemagne exultaient à la pensée que l'entrée du Kaiser à Paris n'était plus qu'une question de jours.

Soudain, changement de tableau.

Du 6 au 9 septembre, combats acharnés sur toute la ligne de la Marne, de Meaux aux environs de Verdun.

Du 9 au 15, retraite allemande commençant par l'aile gauche et se terminant derrière la ligne de l'Aisne, que la poursuite française n'arrive pas à forcer.

Depuis lors, équilibre à peu près stable de la frontière suisse à la mer du Nord et pénurie de renseignements sur la formidable bataille à la suite de laquelle l'offensive des armées allemandes d'Occident s'est changée en défensive.

Les premiers bulletins étaient, de part et d'autre, fort réservés, ce qui d'ailleurs était très naturel. Les Allemands n'avaient qu'à demi un échec qu'ils avaient quelque droit d'espérer pouvoir effacer prochainement.

Leur communiqué du 10 septembre disait simplement que leurs armées, après des combats indécis devant Paris, vers Meaux et près de Montmirail, s'étaient repliées quelque peu sans être poursuivies, emmenant avec elles 4000 prisonniers et 50 canons pris à l'ennemi.

Les Français, un peu déçus des maigres résultats tangibles de leur victoire, se contentaient d'indications fort vagues sur le nombre des prisonniers et des trophées.

Enhardis peut-être par cette surprenante modestie, les

Allemands cherchaient ensuite à faire croire à leur peuple et aux neutres que la bataille de la Marne n'avait été qu'une feinte. Nos lecteurs se rappellent la carte publiée par la *Revue militaire suisse*, où l'on voit des troupes avancées combattant au sud de la Marne et se retirant au bon moment pour attirer ces nigauds de Français sur la position de l'Aisne, soigneusement fortifiée et occupée par le gros des forces allemandes. La défaite de la Marne n'existe pas ; il n'y a plus que la victoire de l'Aisne.

D'autre part, malgré la modestie des bulletins officiels, la presse française et le public ont pris peu à peu l'habitude de parler de la bataille de la Marne comme d'une grande victoire

Vu le manque de documents sérieux, il était jusqu'ici bien difficile à un neutre, qui entend les deux cloches, de distinguer les sons justes des sons faux, et de se former une opinion impartiale.

Peu à peu cependant, une littérature commence à se constituer concernant cette mémorable bataille. J'ai sous les yeux quatre brochures, deux françaises et deux allemandes, qui donnent toutes un récit suffisamment clair de ces cinq jours de lutte. Le fait que les versions française et allemande ne présentent entre elles que de faibles divergences est une preuve qu'elles se rapprochent toutes deux de la vérité. Le récit des faits y est d'ailleurs basé essentiellement sur les communiqués officiels français, anglais et allemands que tout le monde a lus et qui ont déjà été commentés dans la *Revue militaire suisse* par notre rédacteur en chef.

Le but du présent article n'est pas de raconter la bataille, mais d'en discuter les résultats. Pour cette discussion, le bref résumé des faits donné en première page doit suffire. Je renvoie donc les lecteurs désireux de se remémorer les détails de la lutte aux articles du colonel Feyler et aux quatre brochures mentionnées¹.

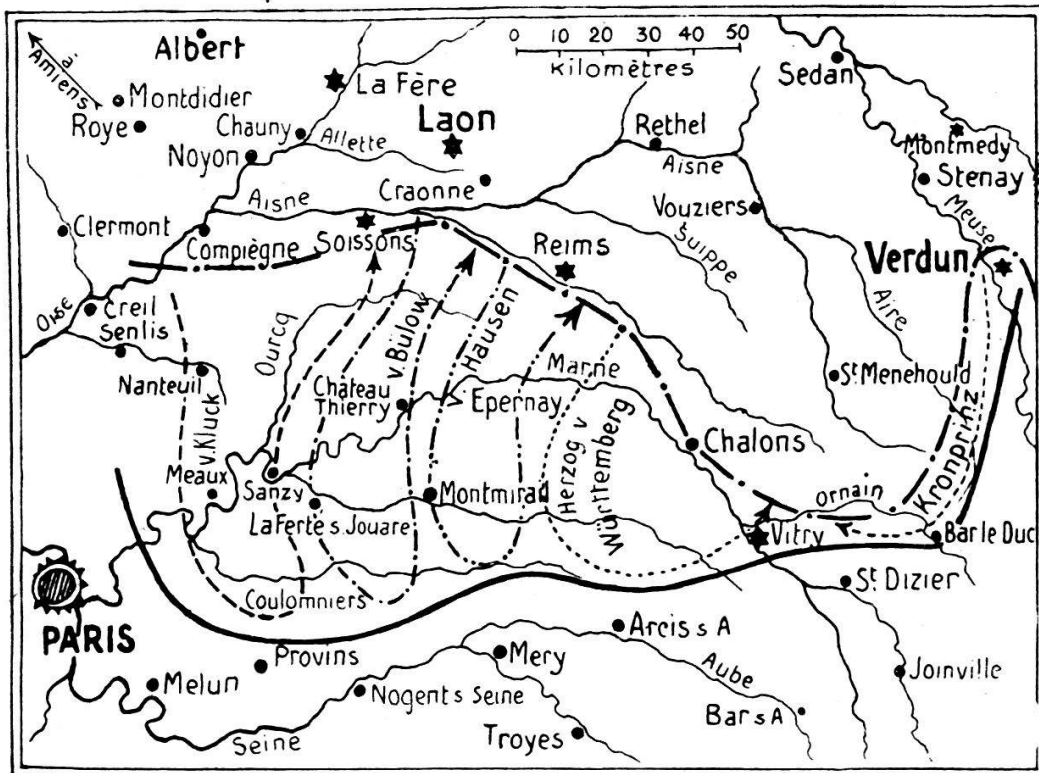
¹ *De Liège à la Marne*, par Pierre Dauzet, édité par Lavauzelle. Paris 1915. Prix : 2 fr. 50.

La bataille de la Marne, par Gustave Babin, édité par Plon Nourrit & Cie. Paris, 1915. Prix : 2 fr.

Von der Marneschlacht bis zum Fall Antwerpens, par Anton Fendrich, édité par Franck. Stuttgart, 1916. Prix : 1 Mk.

Parmi ces opuscules, le dernier, qui sort des presses de la « Hofbuchhandlung » de Berlin, a une allure officieuse et doit bien représenter la version que Berlin cherche à accréditer sur les causes et les effets de la bataille.

Je remarque dès l'abord que Berlin n'essaie plus maintenant de faire croire aux naïfs qu'il n'y avait sur la Marne que



des troupes avancées. Il n'y a aucun doute que le gros des 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e armées allemandes, et « quelques corps » de la 5^e, prirent part à la bataille et firent ensuite demi-tour pour se replier derrière l'Aisne, où des troupes fraîches, venues de l'arrière, rétablirent l'équilibre.

La question de savoir si la bataille de la Marne fut vraiment un échec allemand et une victoire française ne se pose donc plus.

Il est, d'autre part, incontestable que les résultats immédiats

Die Schlachten an der Marne, anonyme, édité par Mittler & Sohn, Berlin, 1916. Exportation interdite (?).

Voir aussi le beau livre de M. Joseph Reinach, *La guerre sur le front occidental, 1914-1915*, édité par Charpentier, Paris, 1916. Prix : 3 fr. 50.

soit en gain de territoire, soit en prisonniers et en trophées de guerre, n'ont pas été très considérables.

« Nous prîmes, dit M. Dauzet, des drapeaux, 160 *canons*, des mitrailleuses, des obus (?), un million de cartouches, *des milliers de prisonniers*. »

Le chiffre de 160 canons pris n'a rien d'excessif, puisque les vainqueurs eux-mêmes en perdaient 50, et que chacun des adversaires en avait mis plusieurs milliers en ligne. Ce chiffre n'a d'ailleurs pas été, que je sache, officiellement confirmé. Le nombre des prisonniers n'a, sauf erreur, jamais été précisé, ce qui tend à prouver qu'il n'a pas été très grand.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si les deux brochures allemandes, abandonnant la théorie vraiment trop « bluff » des premiers jours, s'attachent à démontrer que la bataille de la Marne n'a pas été perdue, mais rompue de plein gré. Pour des raisons diverses, que nous allons examiner, le commandement allemand a jugé bon, après quatre jours de lutte victorieuse sur presque tous les points, de reporter sa ligne plus en arrière et de passer momentanément à la défensive.

Le but de la brochure anonyme, qui donne un récit assez abrégé de la bataille elle-même, paraît avoir été en tout premier lieu de soutenir et de développer cette théorie. J'en traduis ci-dessous la préface :

« Les grands événements guerriers qui se sont passés du 6 au 12 septembre 1914 au sud et à l'ouest de la Marne, entre Verdun et l'est de Paris, ont été magnifiés par nos adversaires et par quelques neutres en un succès grandiose dont ils se vantent encore aujourd'hui et sur lequel ils basent l'espoir de la victoire finale.

» Il est temps de montrer ces grandes opérations sous leur vrai jour, à teneur des sources, allemandes aussi bien que françaises ou anglaises, pour prouver que dans cette lutte gigantesque les armées allemandes ont eu l'avantage pendant les quatre premiers jours sur presque tout le front. C'est uniquement pour des raisons stratégiques qu'elles rompirent alors le combat pour occuper un nouveau front de bataille, qui est resté à peu près le même depuis dix-sept mois, malgré un gaspillage inouï de forces anglaises et françaises. »

Voilà qui est assez clair. Le problème n'est pas mal posé. Voyons s'il sera aussi bien résolu.

Pour cela les lecteurs ne m'en voudront pas si je cite largement la brochure en question. D'autant moins que, sauf erreur, l'exportation en a été interdite et qu'il est, par conséquent, assez difficile de se la procurer.

Avant de discuter les résultats de la manœuvre, il faut connaître le but.

Voici, d'après l'opuscule de Berlin, le plan de campagne du grand état-major allemand :

« Le commandement supérieur allemand se décida d'abord à jeter la masse de ses forces à l'Ouest et à confier la défense de la frontière Est à un petit nombre de corps d'armée. On espérait que ces troupes, de concert avec l'armée austro-hongroise, pourraient défier les assauts du colosse moscovite pendant quelques semaines. A ce moment de nouvelles formations et surtout les corps d'active et de réserve devenus disponibles en France, auraient été à même de prendre l'offensive aussi sur la frontière orientale.

» L'offensive ne devait d'ailleurs pas être simultanée sur tout le front Ouest. Le grand état-major avait décidé de rester sur la défensive de la frontière suisse au Donon, et de ne passer à l'offensive entre le Donon et Verdun que selon les circonstances, la tâche principale de ces troupes étant d'immobiliser les forces ennemies qui leur étaient opposées. Entre Thionville et Aix-la-Chapelle, par contre, le gros des forces du front Ouest devait envahir la France en traversant le Luxembourg et la Belgique. Cela faisant on chercherait à étendre l'aile droite de plus en plus vers la mer.

» Au moyen d'une géniale conversion à droite, on espérait, par Bruxelles-Valenciennes-Compiègne-Meaux, laissant Paris à droite, refouler les armées françaises successivement derrière la Meuse, l'Aisne, la Marne, peut-être même la Seine, pour finir par les déborder éventuellement au sud de Fontainebleau et prendre de flanc tout le front de bataille français.

» Pendant ce temps, d'autres troupes, principalement des corps de réserve et de landwehr, devaient atteindre la côte

entre Dunkerque et Calais, et empêcher le débarquement de nouveaux renforts anglais.

» L'exécution de ce plan aurait, à vues humaines, pu être terminée à fin septembre 1914. A ce moment un grand nombre de corps d'armée seraient devenus disponibles et auraient trouvé emploi contre la Russie.

» ... Si le but n'a pas été atteint immédiatement, ce n'est pas parce que le plan était mal préparé, *encore moins parce que les armées allemandes auraient été battues par les Français*, mais pour des raisons que j'expliquerai en détail après le récit des combats de la Marne. »

Avant de passer à l'exposé et à la discussion de ces raisons faisons quelques remarques sur ce qui précède.

Ce qui frappe en premier lieu, c'est que l'auteur berlinois n'indique pas de qui il tient ses renseignements. D'autre part, il emploie une forme si nettement affirmative, que nous sommes en droit de conclure qu'il a puisé à la bonne source. Le plan de campagne qu'il nous expose est donc probablement celui du grand état-major allemand.

En France, on paraît avoir cru un moment que l'armée Kluck, aile droite allemande, marchait sur Paris, et qu'elle a brusquement changé de direction le 3 ou le 4 septembre, pour passer la Marne à l'Est de Paris. Il est possible que l'éventualité d'une attaque brusquée sur Paris ait été envisagée par l'état-major allemand, mais cela paraît peu probable. Il semblerait bien que Kluck a toujours eu en vue uniquement de déborder l'armée française et qu'il a même trop négligé la forteresse de Paris.

On ne peut guère trouver à redire à l'idée maîtresse du plan allemand. Battre d'abord les Français pour se retourner ensuite contre les Russes, rien de plus logique. Tourner les Français par leur gauche au lieu de se casser le nez contre la barrière de l'Est était également de la bonne stratégie, si les Français se laissaient faire. Les faits ont cependant montré que ce plan avait un défaut capital, celui de ne pas assez tenir compte de l'avantage que les Français tiraient de leurs excellentes voies ferrées.

Le plan allemand aurait été excellent en 1814 ou même en

1870 ; il ne l'était plus en 1914. Il a été déjoué par la rapidité avec laquelle les chemins de fer français, habilement utilisés, ont transporté des corps d'armée entiers de l'aile droite à l'aile gauche du front.

Les Allemands eux-mêmes ont admirablement su tirer parti de leurs voies ferrées pour transporter des troupes d'une frontière à l'autre. Il est curieux qu'ils n'aient pas compris que leurs adversaires en feraient autant.

D'ailleurs, le plan le mieux conçu ne vaut que par l'exécution. Etant donné que ce plan « génial » a échoué, il faut croire qu'il y a eu des fautes d'exécution.

Détrompe-toi, lecteur, l'anonyme berlinois va te prouver qu'il n'y en a pas eu. Voici ce qu'il en dit :

« Quels furent les motifs qui engagèrent (le 9 au soir) le colonel-général de Moltke à reporter le front de bataille allemand à environ une journée de marche plus au Nord ?

» 1^o Les armées de l'aile droite et du centre allemand étaient *très épuisées* par les marches forcées et les combats continuels. Elles avaient perdu une forte proportion de leurs effectifs et de leur valeur combative.

» 2^o Ensuite de la rapidité de la progression, *le ravitaillement* (en vivres et en munitions) *ne fonctionnait pas* comme cela aurait été désirable.

» 3^o Du côté allemand, on paraît avoir escompté une chute plus rapide des forteresses de *Liège, Namur et Maubeuge*. La résistance de ces places donna au généralissime français le temps d'organiser la défense sur la Marne. En outre, quelques corps d'armée, chargés du siège de ces places ne purent pas arriver à temps pour prendre part avec toutes leurs forces à la bataille de la Marne.

» 4^o *L'énergique sortie de la garnison d'Anvers*, coïncidant avec la contre-offensive française sur la Marne, retint quelques corps d'armée, en particulier le IX^e de réserve et une partie du III^e de réserve. La présence de ces corps sur la Marne aurait suffi à elle seule pour battre définitivement l'armée française et pour faire crouler toute la ligne ennemie, déjà fortement ébranlée au centre.

» 5^o Et ceci est le motif essentiel : *Il est maintenant établi*

de façon irréfutable que le gouvernement russe projetait déjà la guerre au printemps 1914, car il commença déjà à ce moment la mobilisation. De l'avis des gens compétents, même du côté de l'Entente, les Russes n'auraient pas pu, vu leur système de mobilisation et les immenses distances à parcourir, prendre l'offensive avant la mi-septembre. Or, l'offensive russe commença dans la seconde moitié d'août, non seulement contre la Prusse orientale, mais aussi contre l'Autriche-Hongrie. En outre, les Russes mirent en ligne plus de corps d'armée qu'on n'avait supposé. On avait compté qu'ils seraient obligés de laisser les corps sibériens pour observer le Japon, le 22^e pour observer la Suède, ceux du Caucase contre la Turquie et plusieurs autres pour réprimer les troubles à l'intérieur.

» Les Allemands réussirent, il est vrai, à expulser à fin août les Russes de la Prusse orientale. D'autre part, les Autrichiens, assaillis par le gros des forces russes, ne purent, malgré de réels succès au début, tenir tête à cette formidable poussée. C'est pourquoi il fallut, dès fin août, avant que le déploiement des armées allemandes contre la France fût terminé, transférer des troupes au front oriental. Dans un bulletin du 14 septembre, le commandement français a reconnu que déjà entre le 28 août et le 7 septembre il y eut des transports continuels de l'Ouest à l'Est. Il est de fait que dès la fin août quelques corps d'armée furent transportés de la frontière Ouest et de l'intérieur de l'empire vers la frontière Est.

» Malgré les hautes aptitudes militaires du général Joffre, qui a reconnu le danger et pris les mesures propres à y parer, la bataille de la Marne aurait été une victoire décisive pour les Allemands, sans une série d'incidents défavorables pour eux, et avant tout, *si le gouvernement russe n'avait pas déjà commencé en secret à mobiliser l'armée russe au printemps de 1914.*

» Même d'après les sources françaises, les plus dignes de foi, la bataille de la Marne ne peut pas être envisagée comme une défaite allemande. C'est bien plutôt une *bataille rompue par les Allemands pour des raisons tactiques*, par suite de circonstances qui n'ont rien à faire avec la bataille elle-même.

» Si l'on étudie les quatre grands jours de bataille, du 6 au

9 septembre, on y voit les Allemands ayant constamment l'avantage sur presque tous les points; l'extrême droite (Kluck) et le centre (Hausen) infligent à leurs adversaires des échecs graves et ininterrompus.

» Quant aux résultats matériels, on peut prouver que les Allemands ont pris un nombre d'hommes et de canons beaucoup plus grand que les Français. »

Ouf !!!

Donc, ce ne sont ni les Français ni même les Allemands qui ont gagné la bataille de la Marne, mais ces fourbes de Russes qui s'y préparaient depuis la fonte des neiges. Personne ne la d'ailleurs perdue, sauf peut-être ces propres-à-rien d'Autrichiens qui ont laissé l'ennemi entrer à Lemberg, pendant que les soldats de Guillaume-le-Grand franchissaient la Marne en vainqueurs.

Si l'état-major allemand tient à convaincre les neutres de bonne foi, il fera bien de chercher autre chose. En passant, nous lui conseillerions de choisir la prochaine fois un porte-parole qui confonde un peu moins lourdement stratégie et tactique. On a peine à se représenter des raisons « tactiques » n'ayant rien à voir avec la bataille elle-même. Il faut croire que l'auteur a voulu parler de raisons « stratégiques », comme dans sa préface. Le grand état-major n'aurait pas dû laisser passer un lapsus de ce calibre.

L'écrivain allemand Karl Bleibtreu a écrit récemment dans un journal suisse la phrase dont je donne ci-dessous la traduction littérale : « Ensuite d'une violation de la théorie — nous ne pouvons pas expliquer ici ce que nous entendons — se produisit l'échec allemand dans ce qu'on a appelé la bataille de la Marne ; une lourde faute tactique de Kluck en fut la conséquence naturelle¹. »

Ces paroles quelque peu sybillines paraissent plus près de la vérité que l'argumentation confuse de notre auteur. Espérons que la censure autoisera une fois M. Bleibtreu à s'expliquer plus complètement.

¹ Infolge einer Verletzung der Theorie — wir können hier nicht erörtern was wir meinen — trat der deutsche Rückschlag der sogenannten Schlacht an der Marne ein ; ein schwerer taktischer Fehler Klucks war die natürliche Folge.

Notons, en attendant, que Bleibtreu admet une faute stratégique et une faute tactique, tandis que l'état-major, infallible, ne connaît jusqu'à présent que des « incidents défavorables » (*ungünstige Zufälligkeiten*).

Cela dit, il faut reconnaître que le ton de la brochure berlinoise est absolument objectif et, à part quelques sarcasmes à l'adresse de l'armée anglaise, parfaitement correct.

Il faut reconnaître également que tous les motifs invoqués doivent avoir joué un rôle dans les décisions de l'état-major allemand.

Ce n'est pas contre l'énumération des motifs que je m'élève mais contre l'importance qu'il attribue à chacun d'eux.

Si l'on peut vraiment prouver que la Russie mobilisait depuis le printemps, prétend-on que l'état-major allemand était si mal renseigné qu'il ne s'en aperçût que pendant la bataille de la Marne ?

L'entrée des Russes à Lemberg, le 5 septembre, a dû, certes, donner à réfléchir, mais veut-on vraiment nous faire croire que c'était là le motif principal pour rompre le 9 septembre au soir une bataille décisive que l'on était en train de gagner ?

N'était-ce pas plutôt un motif pour achever de gagner cette bataille qui s'annonçait si bien, et obtenir ainsi cette victoire décisive qui aurait permis de se retourner contre les Russes, conformément au plan de campagne ?

Non, les motifs qui ont dicté au commandement allemand l'ordre de retraite, sont ceux indiqués en premier, et qu'on peut résumer comme suit :

Les corps d'armée de première ligne étaient épuisés, et il n'y avait rien derrière, ni ravitaillement, ni renforts.

Ce fut, certes, un grand mérite du commandement allemand d'avoir su rompre le combat à temps, avant la défaite décisive, irrémédiable. La journée du 9 n'avait pas été très heureuse pour l'extrême aile gauche française, où Maunoury avait tout juste réussi à tenir tête à Kluck ; au centre, Foch avait combattu avec des succès divers contre Hausen et Bulow.

La brochure berlinoise nous apprend que « la retraite de Kluck et de Bulow entraîna l'abandon des avantages acquis par Hausen. Ce fut d'autant plus regrettable que les généraux

français commandant au centre, malgré les renforts qu'ils avaient reçus continuellement, n'auraient pas pu tenir un jour de plus. Si le recul de l'aile droite allemande n'avait pas été ordonné, pour des raisons tactiques, l'aile gauche de Bulow et l'armée Hausen auraient percé le 10 le centre français. »

C'est là peut-être le seul point où les versions française et allemande sont en contradiction flagrante. Après avoir dû céder du terrain le 9 au matin, l'armée Foch avait contre-attaqué avec succès le 9 après-midi. L'ordre d'armée pour le 10 prescrivait l'offensive à 5 heures du matin sur tout le front. Rien n'autorise donc les Allemands à prétendre qu'ils auraient pu battre cette armée le 10 s'ils avaient voulu.

Ils ont d'ailleurs bien fait de ne pas vouloir. C'était trop tard, la bataille était déjà perdue ailleurs.

« Vers la fin de la matinée du 9, le général von der Marwitz (commandant le rideau laissé par Kluck au sud de la Marne) dut annoncer à son chef qu'il ne lui était pas possible de tenir plus longtemps tête à l'armée anglaise et au 18^e corps français.

» Comme la supériorité de l'aile gauche ennemie s'affirmait de plus en plus, le général von Kluck dut se résigner, d'accord avec le chef du grand état-major, à donner l'ordre de rompre le combat.

» Le mouvement de recul de la I^{re} armée amena naturellement une modification du front des armées voisines, la II^e et la III^e.

» Malgré la situation favorable au centre allemand, Bulow se vit forcé de donner le 10 l'ordre de retraite, car il avait reçu le matin de Kluck l'avis que ce dernier était dans l'impossibilité de battre d'une façon décisive les armées Maunoury et French, dont l'effectif était double du sien. »

Voilà ce que notre auteur berlinois dit lui-même des armées Kluck et Bulow le 9 au soir et le 10 au matin. Après cela, chacun peut conclure lequel des deux adversaires aurait eu le plus de chance d'enfoncer l'autre le 10 septembre si Kluck n'avait pas rompu le combat auparavant.

Pour moi, j'ai l'impression bien nette qu'à moins d'un miracle, l'armée allemande n'aurait pas pu tenir un jour de plus. Si ses chefs n'avaient pas eu le sang-froid nécessaire pour

rompre le combat au bon moment, Kluck aurait été écrasé le 10 ou le 11 entre Maunoury et French, renforcé du 18^e corps français. En même temps, Bulow attaqué de front par Foch et dans son flanc droit par Franchet d'Espérey, aurait eu bien de la peine à s'en tirer.

C'aurait été pour les Allemands une catastrophe comparable à Waterloo, Leipzig ou Iéna. Ce n'est pas sur la ligne de l'Aisne qu'ils auraient pu reprendre pied, mais tout au plus sur la Meuse ou sur la frontière. C'est pour éviter cette catastrophe qu'ils ont rompu le combat, et c'est parce qu'ils l'ont rompu à temps qu'ils ont pu reprendre pied quelques lieues plus en arrière sans avoir été sérieusement entamés dans leur retraite.

Ceux qui avaient foi dans l'infailibilité de l'état-major allemand ont bien dû admettre que cette fois leur idole avait subi un échec. Ils ont dû se dire, pensée sacrilège, que s'il y avait eu un échec, il y avait peut-être même eu des fautes commises. D'ailleurs, Bleibtreu, qui n'est pas le premier venu, l'a dit carrément. Essayons de voir ce qui en est.

Le défaut initial était, comme je l'ai déjà fait ressortir, d'avoir estimé trop bas le rendement des chemins de fer français.

Il semblerait qu'il y ait eu aussi un peu d'emballlement après les victoires relativement faciles du début. Les armées et les corps d'armée étaient lancés sur la trace des Franco-Anglais en retraite comme une meute derrière le gibier, et personne ne paraît avoir songé beaucoup au grand plan d'enveloppement de l'armée française par l'Ouest.

Lorsqu'on étudie la répartition des troupes au début de la bataille, on a l'impression que ce fameux plan n'était peut-être pas élaboré avec toute la clarté voulue.

Il y avait encore beaucoup de troupes à l'aile gauche vers Verdun, qui auraient été bien plus utiles ailleurs. Il semblerait que l'état-major allemand se flattait d'envelopper l'ennemi par les deux ailes à la fois, et non seulement par l'aile ouest, comme le dit l'anonyme berlinois.

Quand on étudie la manœuvre de Kluck du 6 au 9 septembre il est impossible de donner raison à Bleibtreu lorsqu'il dit que

Kluck a commis une lourde faute tactique. Pour moi, j'ai l'impression que dans ces journées mémorables, Kluck a fait tout ce qu'il était humainement possible de faire. S'il a été battu quand même, c'est que ses chefs l'avaient envoyé dans un guêpier, sans prendre aucune mesure pour l'en tirer.

Feu le colonel-général de Moltke ne passait pas pour avoir hérité une bien grande partie des talents de son illustre oncle. Le chroniqueur allemand de la *Revue militaire suisse*, qui était son contemporain ou à peu près, le laissait clairement entendre dans la chronique où il nous annonçait, il y a quelques années, sa nomination au poste de chef du grand état-major.

Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, une fois l'énorme machine mise en mouvement, Moltke n'ait plus eu la main assez ferme ou la tête assez claire pour la diriger sûrement. Il a dû avoir des hésitations, donner des contre-ordres, céder à des suggestions impériales ; bref, on ne voit pas dans sa manœuvre une idée dominante comme dans celle de Joffre.

Toutes les armées sont en ligne, presque sans échelonnement en profondeur, et réparties à peu près uniformément sur tout le front. On dit vouloir manœuvrer par la droite, mais on accumule des forces sur la gauche.

L'armée Kluck, à l'extrême droite, est beaucoup trop faible pour tout ce qu'elle a à faire, et je n'arrive pas à comprendre pourquoi on ne l'a pas fait suivre de tout ce qui était disponible partout ailleurs. Avec deux corps d'armée de plus, Kluck aurait très probablement gagné sa bataille.

Evidemment, il est facile de critiquer après coup, mais la manœuvre de Joffre était si simple et si naturelle que l'état-major allemand aurait dû, sinon la deviner, au moins la prévoir et prendre des mesures en conséquence. Même sans qu'on connût la composition de l'armée Maunoury, on savait pourtant que Paris était une grande forteresse et un grand centre de voies ferrées qu'on ne pouvait pas laisser sur son flanc pendant la manœuvre décisive sans le masquer par un fort détachement d'armée.

Somme toute, la stratégie allemande a fait faillite dans la conduite des opérations. Malgré un plan initial bien conçu et une soigneuse préparation, elle a abouti à avoir l'infériorité

des moyens au point et au moment décisifs. C'est pourquoi elle a perdu la bataille.

L'excellence tactique de l'instrument, la troupe, a permis au commandement de se ressaisir et d'éviter à temps la catastrophe.

Cela n'empêche pas que la bataille de la Marne, indécise jusqu'au dernier moment, a mis un terme à l'offensive allemande et a fait échouer définitivement le grand plan.

Au point de vue tactique, la bataille de la Marne a bien été une victoire française, puisque l'armée française est restée maîtresse du champ de bataille.

Au point de vue stratégique, elle a été la grande victoire qui rend désormais, à vues humaines, le triomphe final des puissances centrales presque impossible. L.

